

Le rebouteur de Sa Majesté

Autor(en): **Loudier, Sophronyme**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **24 (1886)**

Heft 15

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189213>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Il s'agit d'un souper de famille, la veille de l'an, chez M. et M^{me} D., qui ont pour invités leur gendre, leur fille, la tante Marthe, vieille fille dévote, et l'ami Mathieu. Tous goûtent, avec béatitude, les plaisirs de la table et le bonheur de se trouver intimement réunis, lorsqu'un violent coup de sonnette les fait tressaillir. Aglaé, la bonne, s'empresse d'aller ouvrir, et trouve sur le seuil un étranger qui lui remet un paquet et redescend immédiatement l'escalier. Laissons maintenant la parole aux auteurs des *Plaids et bosses* :

« Le paquet contenait un sac rempli de superbes oranges. Qui donc pouvait envoyer cela sans se faire connaître ? Le sac fut vidé sur la table, lorsqu'un petit papier s'en échappa. Mathieu le saisit au vol, et, au bout d'un instant, pâle, il le tendit à D... En voici la teneur exacte :

« Bourgeois infâme, tu te gaves pendant que je souffre ; tu bois dans d'impudentes réjouissances la sueur du peuple, tu te nourris de sa substance. Tremble ! la septième orange contient deux kilogrammes de dynamite comprimée. Pour toi et tes pareils, dans tout Paris, à la même heure, l'expiation est venue.

Signé : Pour le comité fraternel de la dynamite humanitaire :
Le délégué aux Oranges. »

Du coup, c'était fini de rire. Ça pouvait bien être « une farce », mais c'est égal, on ne plaisante pas avec ces choses-là. On ne sait pas ce qui peut arriver.

Et puis, maintenant, où est-elle cette septième orange !... On ne les a pas comptées ! Ne devrait-on pas faire toute chose avec précaution, surtout quand il s'agit de paquets venant d'inconnus ! Au diable soit cette étourdie d'Aglaé. Et comme celle-ci accourait à l'appel de son nom : « Nous allons tous mourir à cause de vous ! » dit M^{me} D.

Aglaé allait demander de quoi elle était coupable, lorsque le timbre retentit. C'était le concierge apportant un billet qui lui avait été remis par un inconnu dont il n'avait pu voir les traits, car il était coiffé d'un chapeau à sombres bords enfoncé jusqu'aux yeux, et vêtu d'un manteau fourré montant jusqu'aux oreilles ; une barbe épaisse et un lorgnon achevaient de le masquer. A coup sûr, c'était un étranger, car il ne jurait que par *kieff* et par *koff*. C'était évidemment un Russe, peut-être un nihiliste. Son billet était ainsi conçu :

« Tyran, tu te flattes d'échapper, par l'abstention, à la justice égalitaire. L'orange est à ressort. Quelques minutes après avoir lu cet avertissement, tu entendras le ressort se détendre, l'orange se gonflera et puis boum : et le prolétariat sera vengé !

Signé : pour le comité directeur des explosions libératrices :
Le délégué aux fruits à ressort.

Et, en effet, on vit bientôt l'orange se gonfler. Dans l'effarement produit par cette lecture, on n'avait pas entendu le ressort, mais il n'y avait plus de doute sur la réalité du danger : Tout le monde voyait distinctement la funeste orange grossir de minute en minute ! Seulement, on ne savait pas au juste laquelle...

— Celle du milieu, disait Mathieu dont les dents claquaient.

— Celle du bout, soupirait la tante.

— Elles grossissent toutes les deux, observe une troisième voix.

Elles grossissaient toutes par l'effet de la terreur.

— Chut ! fit le gendre à voix basse.

Ne parlez pas, ne bougez pas, l'ébranlement de l'air se communique aux molécules de la dynamite et la fait exploser.

Silence !

Et tout le monde se tut.

Les heures de la nuit se passèrent dans une anxiété terrible. Le lendemain, le concierge, étonné de n'avoir pas vu descendre les invités de Monsieur et Madame D., monta, sonna, sans obtenir de réponse. Se rappelant le message mystérieux de la veille, il conçut de l'inquiétude et prévint le commissaire de police.

Un serrurier fut requis, et voici ce qu'on trouva :

La bonne blottie sous le fourneau de la cuisine, à demi folle, avec des mèches de cheveux blancs ; la tante Marthe tombée en enfance ; les autres convives assis en rond autour de la table, les yeux fixes, tournés vers un tas d'oranges, répandues sur la table. Ils n'avaient fait aucune attention à l'entrée du commissaire. On eut quelque peine à les traîner au grand air : ils ne voulaient pas quitter leurs places. Heureusement, tous se sont bientôt remis ; et on chercha aussitôt les coupables. On les trouva. Les auteurs de cette fumisterie lugubre étaient deux rapins logés dans la même maison, de l'autre côté de la cour, sous les toits. La salle à manger des D. donne aussi sur la cour, et nos deux artistes, ayant vu de leur mansarde la table opulente du voisin, l'idée leur était venue de plaisanter un peu, mais ils ne croyaient pas aller si loin.

Le délit étant assez difficile à définir, le tribunal appelé à juger cette affaire se déclara incompétent.

Est-ce que cette charmante farce ne vous engage pas à lire tout le livre de MM. Pothey et Bois ?...

LE REBOUTEUR DE SA MAJESTÉ

Le 12 octobre 1608, vers cinq heures de l'après-midi, un cavalier arrivait à franc étrier à l'un des guichets du Louvre. Il entra dans la cour intérieure du palais, abandonna son cheval à un des gardes accouru à sa rencontre, et monta, précipitamment, dans les appartements.

— Mort du diable ! où courez-vous si vite, monsieur Bassompierre ? lui demanda un capitaine des gardes avec lequel il se croisait devant le cabinet du premier ministre.

— Chez la reine, monsieur de Praslin, répondit le jeune homme.

— Un malheur serait-il arrivé ?

— Un accident, seulement, et qui n'aura, il faut l'espérer, aucun résultat fâcheux : le roi, poursuivant un chevreuil, est tombé de cheval et s'est fait très mal à la nuque ; il ressent, actuellement, une violente douleur et ne peut tourner la tête.

— Le cas serait-il grave ?

— Non ; avec quelques frictions sur la partie malade, la guérison sera prompte ; maintenant, comme il est urgent de faire préparer au plus vite la chambre de sa Majesté, je vais chez la reine.

Aussitôt après, M. de Bassompierre faisait demander à Marie de Médicis la faveur d'une audience, et était introduit dans ses appartements.

— Vous ici, monsieur ? dit la reine ; seul, sans le roi ? N'étiez-vous pas de la partie de chasse ?

— J'ai eu cet honneur, madame, jusqu'à trois heures de l'après-midi.

— Et le roi s'est blessé avec son arme, vous venez me l'annoncer ? Parlez, je meurs d'anxiété.

— Le roi a fait une chute de cheval et s'est un peu luxé le cou, voilà tout.

— O mon Dieu ! mais c'est dangereux peut-être ; je veux partir sur-le-champ pour Saint-Germain : madame de Montmorency, vous m'accompagnerez ; prévenez les médecins : deux vont nous suivre ; partons sans retard.

— Que la reine veuille bien se rassurer, reprit Bassompierre, le roi ne court aucun danger ; le duc d'Épernon le ramène dans son carrosse ; avant une demi-heure, le royal cortège sera ici.

— Vous me l'assurez, monsieur de Bassompierre ?

— Je l'affirme à Votre Majesté.

Sur un signe de la reine, le jeune gentilhomme salua profondément et sortit.

Marie de Médicis fit appeler son secrétaire des commandements et lui donna les ordres nécessaires pour faire préparer la chambre du roi ; les quatre médecins de la cour, appelés en toute hâte, se tinrent prêts à donner une première consultation : un grand feu de bois fut allumé dans la vaste cheminée de la chambre de Henri IV, et son lit mis en état de le recevoir : le personnel du palais, l'air effaré et la mine anxieuse, courait en tous sens, racontant, commentant, amplifiant l'accident, pendant que les médecins allant, venant, gesticulant, causaient en latin — et quel latin ! — des soins à donner à leur illustre client. Combien de fois les verbes *seignare*, *purgare*, *clysterem*, *administrare*, revinrent-ils dans la conversation, il serait difficile de le dire, même approximativement.

Tout à coup, un grand bruit se fit au dehors ; c'était la voiture du roi qui rentrait au Louvre.

D'Épernon en descendit le premier ; Henri IV mit pied à terre à son tour, et appuya sa main sur l'épaule du duc ; les autres courtisans marchèrent à deux pas en arrière.

Un joyeux murmure s'éleva parmi les gens du palais en apercevant, sain et sauf, le Béarnais ; murmure aussitôt réprimé, cependant, en remarquant son air fatigué, souffrant, et sa pâleur extrême ; en voyant surtout que son cou, raide et tendu, l'obligeait à garder la tête inclinée à gauche plus que de raison.

La reine vint au devant de lui toute tremblante :

— Sire, dites-moi que rien de grave n'est à craindre ? s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Ventre saint-gris ! j'y compte bien, répondit Henri de Navarre en s'efforçant de sourire ; ma tâche n'est pas encore terminée.

— Vous souffrez beaucoup ?

— Je l'avoue.

— Vos appartements sont prêts et vos médecins sont là.

— Ah ! combien je te plains, Henriot, si tes médecins sont là, répéta le fou du roi qui arrivait sur ces entre-faites ; tu n'es pas hors de leurs mains, va !

— Chicot, tu auras une vilaine fin, repartit le roi ; médire de ces doctes personnages porte malheur.

— Alors, tu ne t'en es pas privé aujourd'hui, mon fils, puisque tu reviens en si triste état.

— Allons, mon cher d'Épernon, laissons Chicot à ses boutades et continuez-moi vos bons offices jusqu'à ma chambre ; une fois au lit, je vous rendrai votre liberté.

— Je suis à toute heure au service de mon souverain.

Le roi, suivi de ses courtisans, gagna sa chambre, les congédia à l'entrée, et se laissa déshabiller par deux

chambellans ; lorsqu'il fut couché, la reine entra, suivie des médecins de la cour.

— Sire, voici vos docteurs qui viennent se mettre à votre disposition, dit Marie de Médicis.

— Ah ! messieurs, repartit le roi, remettez, s'il vous plaît, à demain matin votre consultation ; ce soir elle pourrait être longue et j'ai, présentement, la meilleure envie de dormir.

— Votre Majesté veut-elle seulement nous permettre d'examiner le siège du mal, *sedes mali*, comme dit Hippocrate, et de lui apporter quelques soulagements ?

— Opérez vite, alors.

Le médecin en titre fit un signe à ses confrères et s'approcha du lit ; les autres marchèrent deux pas en avant et l'entourèrent.

(A suivre)

Questions et réponses.

La réponse de l'énigme de samedi est *monde, mode*. Nous avons reçu 29 réponses justes. La prime est échue à M. C. Dupont, instituteur, Vich.

L'âge de ma femme.

Ma femme me défend de dire son âge, mais, chers lecteurs, vous le trouverez facilement en tenant bien compte des renseignements que je vais vous donner.

Il y a dix ans que nous sommes mariés. Si notre union avait eu lieu une année plus tôt, mon âge se serait trouvé alors exactement le double de celui de ma femme. A l'époque de notre mariage, nous avions dans notre propriété un champ dont la longueur, mesurée en mètres, donnait précisément le chiffre de mon âge d'alors, et la largeur, celui de l'âge de ma femme. Pour maintenir cette particularité, nous avons dû, naturellement, agrandir notre champ, toutes les années, d'un mètre dans sa longueur et d'un mètre dans sa largeur. Or, il se trouve aujourd'hui que la surface de ce champ est exactement le double de celle qu'il avait le jour de notre mariage. Maintenant, cherchez, avec cela, l'âge actuel de ma femme et le mien.

Prime : Un objet utile.

THÉÂTRE. — Demain dimanche, à 8 heures,

La Cagnotte,

comédie-vaudeville en 4 actes, par MM. Labiche et Delacour. On commencera par la **Veuve aux camélias**, vaudeville en 1 acte.

On nous annonce pour mardi, 13 courant, une représentation donnée avec le concours de **Madame d'Askoff** de l'Odéon, accompagnée d'artistes du Gymnase, du Vaudeville et de la Porte-St-Martin,

SAPHO

le grand succès du théâtre du Gymnase, pièce en 5 actes de MM. *Alph. Daudet* et *Adolphe Belot*.

L. MONNET.